

Si tu fermes la porte a toutes les erreurs la verité restera derriere

Rabindranath Tagore

Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal.

NIETZSCHE

Viernes 27 de agosto de 1965

N.º 11

Ilmo. Jurado del I Festival de Cine de Cala d'Or

Presidente: Camilo José Cela.

Vicepresidentes: Francisco Soriano y Jill Popov.

Miembros:

Marc Bernard
Hagen Hasselbach
El señor Costa
W. Cryns
Juan Miret

Luis Ripoll
Tomeu Pons
Jaime Porcel
Georges d'Anthés
Antonio María Tomás
José Planas



En estas columnas firman:

MARC BERNARD - HAGEN HASSELBACH
TOMEU PONS - JAIME PORCEL
GEORGES D'ANTHES - ANTONIO M.ª TOMAS
CLAUDE DE HEECKEREN - LUIS RIPOLL
y FRANQUINET



ENTRE BOBINAS

Los Estados Unidos vont consacrer à leur effort de guerre au Vietnam une somme de 1 milliard de dollars, soit 60 milliards de pesetas ou 500 milliards de francs.

A ce prix, et en comptant une livre de pain par jour et par tête, la population du Vietnam mangerait pendant un an et demi.

Il est vrai que les Asiatiques ne mangent pas de pain...

**

Nous apprenons que l'Afrique du Sud organise un Festival de Ciné amateur.

Pour tous renseignements, s'adresser au:

SOUTH AFRICAN INTERNATIONAL AMATEUR FILM FESTIVAL, P.O. 7024,

JOHANNESBURG (South Afrika)

Les inscriptions seront fermées le 15 octobre prochain.

Le premier prix consistera en un voyage aller et retour BRUXELLES-JOHANNESBURG pour deux personnes.

Marco donde tendrá lugar el I Festival Cinematográfico de Cala d'Or

PLÉONASMES (IV)

Dans un livre de science-fiction, Aldous Huxley promet des temps heureux où les enfants, fabriqués dans des éprouvettes, seront les premiers instants de leur artificialité conçus, classés en A, B et C.

C'est-à-dire que des moyens lancinants d'enseignement, de propagande et de persuasion radio-télévisés formeront l'embryon et le persuaderont non seulement de son appartenance à la 1^{re}, à la 2^{de} ou à la 3^{de} catégorie, mais que **chacune d'elles est la meilleure** et que sa chance est extrême d'y avoir été placée.

Quelques «maîtres», possesseurs de la culture actuelle et seuls libres de la perfectionner, régneront sans conteste sur les militaires et les fonctionnaires de l'Etat, instruits chacun de sa spécialité, qui commanderont à leur tour aux légions d'esclaves instinctifs, enchantés de leur douce ignorance et de leur sort...

Les élucubrations de Jules Verne et de Wells étant aujourd'hui dépassées par les événements, il n'est pas interdit de penser que celles de Huxley se vérifieront à leur tour, et que le monde, après s'être amusé quelque temps de «nouveauautés», en reviendra ainsi aux bonnes vieilles formules éprouvées et aux castes à l'intérieur desquelles militaires, fonctionnaires et esclaves vivaient machinalement et regardaient vivre les prêtres sans comprendre et sans envier.

«—Moi, ne ris pas, patron, je me représente Dieu tout pareil à moi, seulement plus grand, plus fort, plus toqué. Et par dessus le marché, immortel. Il est assis confortablement sur des peaux de mouton bien moelleuses, et sa baraque, c'est le ciel. Elle n'est pas en vieux bidons d'essence, comme la nôtre, mais en nuages. Dans sa main droite, il tient, non pas un glaive ni une balance —ces instruments-là c'est pour les bouchers et les épiciers— il tient une grosse éponge pleine d'eau, comme un nuage de pluie. A sa droite, c'est le Paradis, à sa gauche l'Enfer. Quand une âme s'amène, la pauvrete, toute nue, car elle a perdu son corps, grelottante, Dieu la regarde en rigolant dans sa barbe, mais il fait le croquemitaine: «Viens ici, qu'il lui dit en faisant la grosse voix, viens ici, maudite!»

«Et commence l'interrogatoire. L'âme se jette aux pieds de Dieu. «Grâce! qu'elle lui crie, pardonne-moi!» Et la voilà qui se met à débiter ses péchés. Elle en débite une kyrielle et ça n'en finit pas. Dieu en a plein le dos. Il bâille. «Tais-toi donc, qu'il lui crie, tu me casses la tête!» et fap! un coup d'éponge et il efface tous les péchés. «Oust, déguerpis, file au Paradis! qu'il lui dit. Pierre! fais entrer celle-là aussi, la pauvre fille!»

«Car, tu dois le savoir, patron, Dieu est un grand sei-

est en voie de disparition totale depuis que la haute finance internationale a remplacé le Capitaine Achab). Mais les petits avaient au moins la satisfaction de pouvoir maudire leur consommateur qui était généralement une personne physique.

Depuis, les gros sont des associations de malfaiteurs couverts par l'anonymat de la haute finance internationale et tellement hors de portée du mangé qu'ils découragent sa haine.

La Maison de France semblait hésiter entre NEC PLURIBUS et MONTJOYE SAINT DENIS dont la signification devait certes échapper à la plupart de ses sujets.

La révolution, elle, fit graver au fronton des mairies LIBERTE EGALITE FRATERNITE, admirable slogan qui a le triple mérite de la clarté, d'avoir fait le tour du monde et d'être claironné sans sourire par les maîtres successifs des cinq républiques françaises, de Maximilien de Robespierre à Charles De Gaulle.

Cela mis à part, la formule manque de rigueur étymologique.

La LIBERTE consistant à choisir édiles, margarine, députés, soutien-gorge, chef de l'état, et méthode de protection interne à travers le trust des journaux, de la radio et de la télévision, suivant des méthodes publicitaires éprouvées. A cette nuance près que

convient de dépenser le plus possible, les droits de succession dans la plupart des démocraties rendant à peu près illusoire l'humaine intention de laisser à ses fils le fruit de son travail ou le patrimoine familial.

Comme il était assez difficile aux législateurs cartésiens du 18^e siècle et même à leurs successeurs de faire avaler (sinon à un inspecteur d'école primaire) l'EGALITE entre un adjudant et une petite soeur des pauvres ou entre Monsieur François Mauriac et Henry Béraud (pour tant journalistes tous deux), les Droits de l'Homme précèdent bien qu'il s'agit d'EGALITE DEVANT LA LOI.

Pour le coup, bravo!

Mais pourquoi faut-il bien rappeler que Messieurs de Cinq-Mars et de Thou furent proprement exécutés à la hache pour avoir conspiré contre Richelieu (qui négligea leurs comparses), alors que, récemment, les chefs d'un complot équivalent furent embastillés tandis que quelques sous-ordres, choisis parmi les plus petits, étaient passés par les armes?

Il convient de ne pas confondre la FRATERNITE (en majuscules) avec l'amour qui baise les yeux pleins de larmes, avec l'amitié de deux hommes qui se sont choisis, ni avec la main posée sur l'épaule d'un camarade choqué, fatigué ou vaincu.

La FRATERNITE républicaine m'inspire (que voulez-vous!) trois réflexions:

1) Vincent de Paul n'était pas, que l'on sache, fils de la révolution;

2) quiconque a eu l'occasion de fuir au milieu d'une armée en déroute, de prendre un autobus à 7 heures du soir, sous la pluie, la machine distributrice de numéros d'ordre étant enrayée, ou de voir deux belles-soeurs, au retour du cimetière, devant une douzaine de couverts d'argent, ne peut guère conserver d'illusions sur la solidarité humaine;

3) la FRATERNITE abaissée au niveau de la masse et telle qu'on peut la voir s'exercer communément est généralement bruyante et toujours émetique.

**

Entre autres divisions et sub-divisions infinies, l'humanité se répartit entre grégaires, souvent recrutés parmi ceux pour qui la tête est une fin en soi, percée de sept trous, et les solitaires (à deux, trois, quatre, six au maximum) pour qui elle est aussi le siège et le commencement de la pensée.

Nous étions allés, dimanche dernier, Françoise, le Titi et moi, tremper le cochon à Palmanova, crique minuscule située dans la baie de Palma, à une distance commode de la ville.

Nous l'avions choisie pour cette raison, et aussi parce que nous parvenons généralement à substituer nos souvenirs à l'image désolante qu'elle offre aujourd'hui.

Il ya une quinzaine d'années, des collines à peu près vierges se miraient dans une eau toujours neuve, des algues propres traînaient depuis la dernière équinoxe. Il y avait UNE maison, cachée dans la verdure et, le dimanche, un vieux tâchait de gagner sa semaine en vendant à une douzaine de baigneurs éparpillés une citronnade approximative et des verres de bière tiède (le Coca Cola n'existant pas encore en Espagne).

Depuis, et d'année en année, la haute finance internationale a, dans un grand élan de FRATERNITE et animée du noble désir sans nul doute d'en faire profiter l'humanité souffrante, édifié à Palmanova quelque trente ou quarante hôtels, une douzaine d'immeubles divisés en appartements de 35 mètres carrés payables en 20 ans et, enfin, cet hiver, six gratte-ciel de trente étages dus à une société française qui se proposait d'en élever soixante...

Le paysage en a perdu toute pudeur et faut-il dire que tout cela amène du monde?

Dimanche dernier donc, nous avions obtenu 1 mètre, 50 au carré d'espace vital, le Titi, conquis de haute lutte sur une foule de morpions à gros genoux le droit d'utiliser son propre bateau pneumatique avec deux petits copains. Et nous attendions sagement l'heure du déjeuner qui attirait ces Messieurs-dames vers leur hôtelière pitance.

Elle sonnait quand arrivèrent deux cars luxueux, rutilants, deux cars de roi nègre, pourvus de radio et —si l'on en juge par l'odeur et le bruit— de moteurs Diesel à réaction, qui vomirent une grosse de touristes composée d'enfants verts, de vieillards jaunes et de quadragénaires rouges par des excès de protéines et de sucre, indescriptibles autrement qu'en latin, et dont la FRATERNITE, quand deux familles se reconnuent pour habiter, l'une avenue de la République, au 68, et l'autre, 11 rue de Saint-Maur, pour posséder chacune une Ariane, voter pareil et partager la même opinion quant à la cuisine espagnole, dont la FRATERNITE, dis-je, exprimée sur un diapason de 35 décibels, était pour le moins aussi écoeurante que leurs ventres, leurs fesses et les papiers qu'elles laissaient voler, aussi gras que leurs rires.

**

Le progrès!...

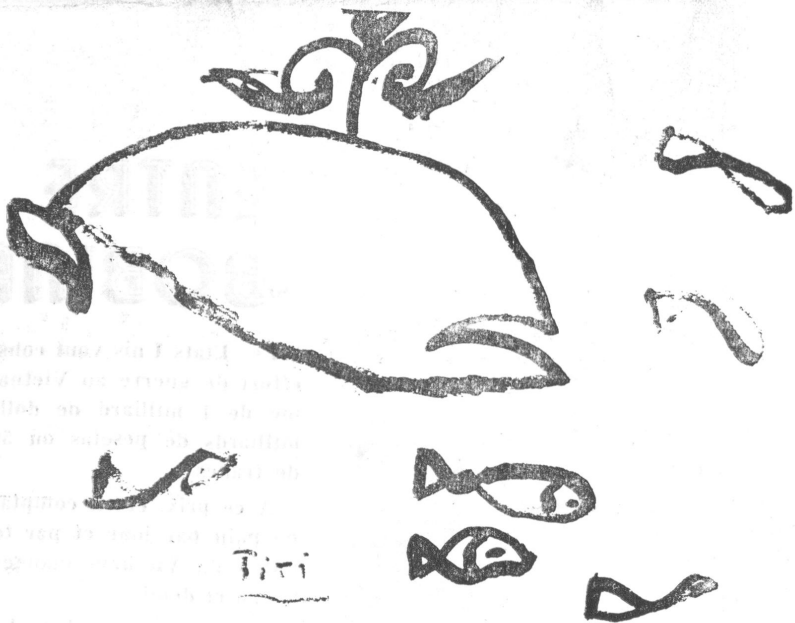
Despote anthropophage!

Quand les «Occidentaux», nus, se disputaient à coup de dents un morceau d'auroch ou une femelle, les Chinois connaissaient la poudre dont ils se servaient, dans leur sagesse, pour tirer des feux d'artifice:

Il faut enseigner aux enfants que la bombe H est la fille légitime d'un pétard tiré en signe de joie et de la bataille de Crécy.

Et que le fil à couper le beurre, aux mains d'un satyre habile, décapiterait joliment la petite fille qu'il vient de violer.

Georges d'Anthès



gneur. Et la noblesse, c'est ça: pardonner!»

**

Jusqu'à la révolution française, la guerre était faite par des colonels et des mercenaires, et le peuple avait la satisfaction de pouvoir reprocher à son créateur la famine qui l'accablait périodiquement.

Depuis, celle-ci est le fait de la haute finance internationale.

Jusqu'à la révolution française, les gros mangeaient les petits, obéissant ainsi à la première loi de la nature (voyez dans Paris-Match du 24 juillet l'article consacré à la mer, et pleurez sur le sort des pauvres petits harengs dont l'horrible baleine consomme 5.000 par repas. Il est vrai que la baleine elle-même

le client a la LIBERTE, s'il n'est pas satisfait, de changer Palmolive pour Pepsodent (c'est le même consortium) Tampax pour Obé, ou même de rendre le soutien-gorge si le bonnet n'est pas assez gonflant: tandis que, s'il s'est trompé de président, il lui faudra le garder quatre, six ou sept ans (selon la longueur où s'exerce sa souveraineté), payer soigneusement des impôts ascendants, réduire le nombre de ses cigarettes, endosser l'uniforme s'il plait au représentant de la volonté populaire (j'en passe, bien sûr!) Il est vrai qu'il lui restera la LIBERTE d'économiser sur la viande des gosses pour se saouler la gueule ou acheter un téléviseur à crédit; celle d'engraisser les agences de voyage (je reviendrai sur ce douloureux sujet), puisqu'il

Puisqu'aussi bien, dit Confucius, «beaucoup cherchent le bonheur plus haut que l'homme, d'autres plus bas; alors que le bonheur est à la taille de l'homme».

Pour ma part, je souhaiterais simplement au Titi de faire partie d'un groupe de dolichocéphales blonds chargés, pour la conservation de la vérité historique, de faire des enfants à nombril, comme les faisaient leurs pères.

**

Trouvé dans un bouquin de Nikos Kazantzaki une image de Dieu que je demande la permission de recopier en guise de post-face à la belle évocation de Muscius Scoevola par Jaime Porcel.

C'est le héros du livre, Alexis Zorka, qui parle:

Hilary Dwyer

—Hubo un tiempo, en mi juventud —Hilary, tiene ahora veinte años, y habla dulcemente balanceando los pies en el agua un atardecer cualquiera en Cala D'or— en que necesitaba amigos, música y risas. Ahora solo pido una brisa suave en la soledad.

Cuando se habla con una casi actriz consagrada, es difícil saber donde acaba ella y donde empieza el personaje.

De todas formas es siempre bello el seguir su juego o su verdad, porque en último extremo está bien interpretado.

—¿Por qué pese a esa profunda melancolía sonríes con tanta facilidad, Hilary?

—Porque con ello hago felices a los que me están mirando. No pretendo ser más que una preocupación agradable.

—¿Consciente de tu belleza?

—A medias. No me quejo por lo menos.

—¿Te gusta la niebla?

—Cuando estoy fatigada. Es como si el ambiente se armonizase con mi espíritu.

—¿Y el sol?

—Me reconforta sentirlo apesado en mi cuerpo los días de lluvia, por esto aprovecho tanto la playa.

—Es agradable hablar contigo en serio.

—No obstante la gente me exige superficialidades.

—¿Por qué a una mujer más o menos atractiva todos los hombres se sienten con la obligación de hacerle gracia?

—Supongo será porque las intenciones expresadas entre bromas pueden ser éxitos y solo a medias fracasos.

—Dime, Hilary, ¿cómo se titula el film para nuestro Festival en el que has estado trabajando estos días?

—“Caballo de madera”

—¿Te gusta?

—Muchísimo. El guión y la producción es de J. Porcel que creo es miembro de nuestro Jurado. Ya participe en otro corto-metraje que él financió cerca de Coimbra. Tiene un criterio cinematográfico excepcional.

—¿Qué director de cine te gusta más?

—Quizás Roman POLANSKI.

—¿Puedes decirnos para nuestros amigos y lectores en qué piezas has trabajado?

—Pocas todavía, puesto que solo hace dos años que salí de la Escuela de Arte Dramático de Londres. Empecé interpretando el film “A face for Judas” para la televisión inglesa. Después la pieza de teatro “The dark lady of the sonnets” de J. B. Schou. A continuación “Colort Martial” que filmamos en Pinewood Studios, varias piezas cortas más y ahora a mi regreso empiezo con “Passion Flower Hotel” de Wolf Mankowitz para el teatro, que puede durar en cartel mucho tiempo o pocos días. Es el riesgo.

—Durará, Hilary, durará si en la obra te dejan sonreír.

—Así lo espero.

—¿Quieres que te dejemos sola, Hilary?

—Sí, me gustaría estar aquí hasta que anochezca.

—¿No tendrás miedo?

—El normal de todo el mundo, de llamar y no ser oído.

—¿Volverás a Cala D'or?

—Ya siempre volveré a Cala D'or.

T. P.



Hilary en otra escena del film «Caballo de madera»



Hilary Dwyer en una escena del film de J. Porcel «Caballo de madera»

Mi opinión sobre el Festival

San Vicente Ferrer, —el santo de los tremendos augurios— cuando predicaba por Mallorca, hizo una profecía: la de que Mallorca se hundiría; Mallorca, es, según el santo, como una olla puesta al revés y como el puchero o la olla, vacía.

San Vicente se refería a la geología isleña; pero quizás quería hacer con ello un símil de lo espiritual. Mallorca, verdaderamente, no está muy llena, que digamos, de cosas del espíritu, está más bien vacía, materializada y sostenida más que sobre su geografía hueca sobre un montón ingente de letras de cambio. Por tanto, actualizada así la profecía del santo predicador, no podemos esperar nada bueno.

Todo lo que roce con la vida del espíritu, las manifestaciones del arte o de la cultura, son cosas esperanzadoras. Y, así, entiendo lo es ese festival de Cine Amateur de Cala

d'Or, en el que se han de ver y fallar las inquietudes artísticas de aficionados de todo el mundo, realizadas con películas de paso estrecho.

Como miembro del Jurado nada puedo, —ni debo decir— de la aportación recibida. Pero no creo sea romper el secreto si digo que la participación es cuantiosa y con muestras muy dignas de estimación.

No falta mucho tiempo para que el público pueda compulsar su opinión con la sanción del Jurado, viendo esos «films» que ya se habrán previamente seleccionado y pueda asistir a la proyección de la película mejor —o la que mejor le parezca al jurado— galardonada con el «Fortín de Oro», símbolo también de ese pequeño y encantador trecho de Mallorca en que yo paso mis más agradables horas.

LUIS RIPOLL

LES "AUTRES"

En nuestro afán de hacer honor al adjetivo de nuestro Festival, se mandaron sus bases acompañadas de una carta que quiso ser amable, a las Federaciones y Clubs de cine amateur de los que conseguimos saber la dirección.

Muchos, casi todos, contestaron correctos ofreciendo su colaboración, pidiendo ampliación de informaciones o declinando el ofrecimiento.

Uno de ellos, Mr. Warren Westgate, Box 445 DAVIS, California, Far West, responde a nuestra invitación lo siguiente:

June 5, 1965

No thank you. Some of our best friends here died in Spain fighting Spanish Fascism and I don't think we would care to join with you in your festival! What are you so proud ~~off~~ of?
Warren Westgate
Davis, Calif

Le contestamos:

Querido Mr. Warren:

Personalmente, aunque amamos la discusión, odiamos la guerra.

Sentimos —créame, lo sentimos— la lejana muerte de esos guerreros voluntarios, camaradas suyos, por quienes doblan todavía sus campanas.

Y sentimos la cercana muerte de esos otros forzosos combatientes, también camaradas suyos, que mueren cada día intentando matar los compañeros de sus muertos antiguos.

Si su rencor no evolucionado le impide mandarnos algo lo sentimos también.

Mas como nos pregunta por qué somos o de qué estamos orgullosos queremos complacerle:

Se está orgulloso, Sr. Westgate, de lo que se es, porque este es el único orgullo legítimo. El orgullo de lo que se posee es un sentimiento bastardo llamado de otro modo.

Déjenos pues nuestro orgullo, «dear cowboy». Vds. tienen muchas cosas.

Porque nosotros, mi querido señor, estamos orgullosos de algo que no se fabrica ni se exporta ni vende. Poco importa su nombre ya que Vd. no lo entendería. Como no entenderá esta carta aunque se la traduzcan.

Sin embargo su lenguaje, buen vaquero, lo entendemos y lo hablamos también. Aquí —Vd. lo sabe— se recita con acompañamiento de guitarra, castañuelas y un toro bajo el brazo. Lo llamamos flamenco y para contestarle en su idioma pudimos haber escogido esta pequeña copla:

«Cuando yo quiero sangre
me comprometo
con hombres que merezcan
algún respeto».

Yours sincerely

LOS DE «CALA D'OR»

ET LES UNS

¿Por qué es importante el cine?

Porque las películas que pasan por las pantallas y los televisores constituyen el medio más potente para modelar las costumbres de pensamiento del hombre, para amueblar su casa mental.

Pero la película de aficionado, de 8 milímetros, ¿qué importancia tiene?

Tiene mucha importancia; no solamente porque ya en ciertos países se distribuye por medio de la televisión, llegando así al mercado mundial de ideas, sino también porque constituye una magnífica herramienta en las manos del HOMO LUDENS, del hombre jugador, cuyos mejores talentos florecen en el juego, ya se desarrolle sobre la blanca arena horizontal o la blanca pantalla vertical.

Sí, el cine de 8 milímetros es tanto un juguete estupendo para el HOMO LUDENS, como un medio de adiestrarse, un sendero estrecho que puede a veces conducir al camino más ancho del cine de 16 milímetros.

Juguemos; pero sin perder de vista las grandiosas promesas y amenazas del mundo que nos rodea y cuya población se aumenta a razón de cien personas por minuto, es decir, al ritmo de un pulso febril. Juguemos sin olvidar que el mejor juego tiene un elemento de serio, así como un elemento de humor da perspectiva a la tragedia. Juguemos, pero sin olvidar que quien domina el juego de sombras sobre la pantalla, domina hasta cierto grado las costumbres mentales de los demás, y por lo tanto, le corresponde más el deber de contribuir al mejoramiento del mundo en que vive.

Viva el HOMO LUDENS que anhela a un poquito más del juego.

Viva la ciencia moderna que ha puesto en nuestras manos el maravilloso juguete, la influyente arma mental, el poderoso medicamento contra la fiebre mundial, que es (o puede ser) el cine, sea el que sea el ancho de la cinta.

Viva la simpática iniciativa de los organizadores del Festival de Cine de Cala d'Or. Les deseo todo éxito y que la tradición así establecida viva muchos años. No hay lugar más bonito para tal empresa, ni ambiente más agradable.

Viva el ambiente mallorquin que tanto queremos mi mujer y yo que ya estamos medio arraigados en esta preciosa isla.

Y ahora: vamos a jugar.

HAGEN HASSELBACH

LE BAROMÈTRE

O mon lilas de mai, ô ma rose de juin,
Pourquoi n'es-tu plus, hélas! ni l'autre, ni l'un?
Je te maudis sans cesse et je t'adore encore
Dans ce jardin si frais qu'à plaisir tu déflores.

(Peut-on savoir où vont les fleurs,
Quand vient le glas des feuilles mortes?
Peut-être bien qu'elles ont peur
Des rides que les femmes portent!)

La mouche de l'été dans les rideaux butine.
De mon enfance naît ce bruit mystérieux:
Violon de soleil, harpe de mousseline,
C'est un des souvenirs que j'évoque le mieux.

Ivres d'un lourd sommeil, de chaleur trop ardente,
La maisonnée dormait au grand zénith vainqueur,
Et ces souffles mêlés composaient un andante
Où, comme un cymbalum, riait mon jeune cœur.

(Peut-on savoir où vont les gars
Quand le printemps à leurs yeux brille?
Ah! Les belles, n'en doutez pas:
Ils courent embrasser les filles!)

Le grillon du foyer qui ronfle dans les âtres
Pour bercer la torpeur des frimas casaniers,
Ne trouve en mon présent qu'un écho très saumâtre.
... Rien ne vaut l'évasion pour tous les prisonniers!

L'avenir est le vin de tous ceux "qui sont contre",
Contre la fille sage ou près de se fiancer,
Contre la femme en cage à qui le temps démontre
Que l'amour est léger et bien fait pour danser!

(Peut-on savoir où vont les filles
Quand nous étreint le vent d'hiver?
Jusqu'à mars il les éparpille
Pour gonfler de fleurs l'univers!)

Il y en a tant et si "belles" à choisir:
Dames "de nuit", "de jour", de carreaux ou de trèfle!
Mêlai-je ton visage à ceux de mes désirs
Qui dans mon cœur aimant n'ont compté plus que nêfle?

Tu me dis, mon amour, que "l'amour est un jeu".
Depuis qu'en ta beauté, TOI, tu m'es apparue,
Mon amour est ma vie et si point tu n'en veux,
Va donc jouer avec les enfants de la rue...

Claude de Heeckeren

El octavo arte

Le habíamos pedido a Marc Bernard que nos contase alguna experiencia propia de sus relaciones de novelista con el cine.

Nos contestó con el artículo que publicamos a continuación —él tuvo la delicada cortesía de redactarlo en lengua castellana— y que sin duda le servirá de lección a quien proyecte entrar en el turbio mundo del «séptimo arte», el gran cine.

Este es el título que había escogido Marc Bernard.

Nos tomamos la libertad de cambiarlo.

Para subrayar que el arte nuestro o, por lo menos, el que nos interesa en nuestro festival, es el pequeño, el cine amateur, el «octavo arte» por lo tanto.

La redacción

Lo más difícil en lo que se llama el séptimo arte no es el diálogo ni la imaginación necesaria por redactar un guión, no, todo eso es secundario, lo más complicado es hacerse pagar por los pillos que se llaman productores. Al menos es lo que experimentado algunas veces.

Un crítico de películas a quien contaba que me habían encargado hacer un guión, me preguntó: «¿Se lo han pagado?» «¡Pero, hombre, si aún no empezado a escribir una línea!» «No importa, me contestó, el arte del guionista ante todo es de cobrar por adelantado o no se cobra nunca». Y tenía razón, pues fue lo que pasó. Ni una perra gorda.

Porque las cosas son así? Es que el cinematógrafo es el reino del sueño y de l'estafa: mitad-mitad. El tiempo en este medio tiene otro sentido que para nosotros. Para los «productores» ayer no existe y mañana tampoco; la única realidad es hoy. Uno de estos hombres firmaba un montón de cheques, y sin cesar de escribir dice a un amigo mío que entró en el despacho: «Como quiere usted que con tantos cheques no haya algunos que estén sin fondos».

No se puede decir, sin embargo, de ninguna manera, que ese «productor» fuese un pícaro, pero entre el momento en que firmaba y el momento en que el banco pagaría distaba una semana, es decir, para él, siglos y siglos. Y claro, durante un tiempo tan largo se podía esperar que todas las cosas se arreglarían.

Lo milagroso es que casi siempre en efecto se arreglan; actores, figurantes, director, tramoyistas, todos cobran, menos uno: el guionista o el dialoguista, que muchas veces, por desgracia suya, es el mismo. Este es el tonto, o mejor dicho el cordero. El río corre delante de él, lleno de pepitas, pero si el guionista se fía de la palabra del productor, encuentra el vacío y el viento. Los contratos tampoco sirven a veces, pues como dice el refrán: «Donde no hay nada, el rey pierde sus derechos.» Y cuando todos han cobrado no queda ni un céntimo para el último, el tonto que viene detrás con su sonrisa, su buena fe y su cartera. Además es justicia porque ha demostrado que no pertenece al mundo del séptimo arte.

Marc Bernard

PATRICIA

Petite fleur jaillie près d'une grande forêt,
toi, Patricia!

Petite fleur que berce le rêve de mon âme,
petite fleur infiniment belle,
délicate, unique.

Tes yeux regardent,
regardent avec la grâce de la créature
qui est,

encore,

à l'aube de sa vie:

timidement, discrètement,

joyeusement.

On dirait que tu cherches,

ainsi,

à pénétrer, à comprendre,

les mystères infinis de la terre, du monde:

la fleur qui regarde le jardin qui l'entoure.

Qu'ils sont rares et riches,

les jardins qui possèdent

une fleur comme toi!

Introuvables!

Ou presque, désormais...

Les rêves, eux aussi,

ont un parfum singulier,

comme les fleurs.

Il est des parfums variés,

comme les humains.

Mais ton parfum est rare, très rare,
comme celui de l'âme,

de ton âme.

S'il est vrai que les parfums,
eux aussi,

ont couleur et lumière,

le tien est blanc,

rayonnant.

Les fleurs, au regard, disent tant de choses,

tout en restant silencieuses,

en contemplation,

en compénétration.

Je veux penser que le véritable nom

de la fleur qui caresse ton âme

est «Patricia»...

Maintenant il faut que je te quitte,

quelques instants,

pour chercher au ciel un très joli chapeau

que, la nuit, dans mes rêves,

je vois toujours pendu au bas bout d'une étoile.

Fleurs, rêves, beauté.

Le ciel à travers tes yeux,

Patricia.

FRANQUINET

juillet, 1965.

Hagen Hasselbach

Sobre un acantilado de la parte sur de Mallorca al lado de Cala D'or, hay una casa que surge de la tierra —del mismo color— grande, simple, casi sin ventanas, pero extraordinariamente abierta como una concha al sol y al mar.

En ella Hagen Hasselbach, de nacionalidad danesa, aprovecha cualquier ocasión, desde no importa que parte del mundo, para venir a descansar de sus cámaras, sus platos y sus personajes.

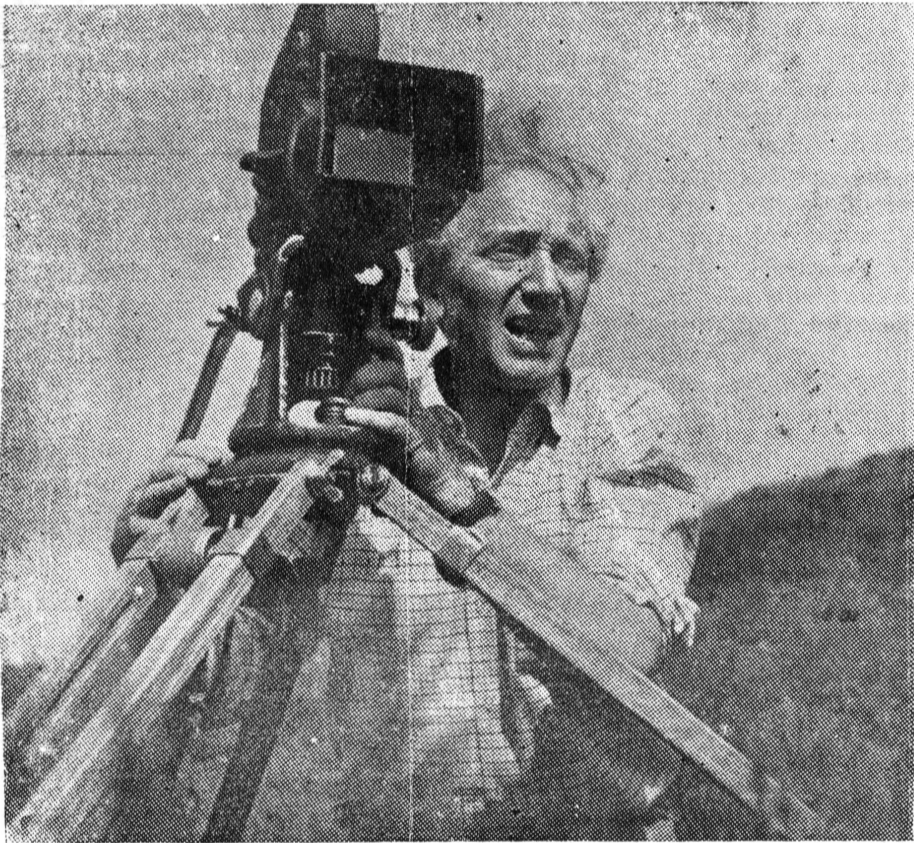
Con la profesión inicial de ingeniero civil bellamente abandonada, para dedicarse íntegramente a su pasión por la cinematografía, es un hombre totalmente afable y sencillo, con la seguridad sincera de quien lo debe todo a su propio valer y nada a la publicidad escandalosa habitual entre gente dedicada al séptimo arte.

A realizado un montón de películas; más de una docena, entre las que solo citaremos: «HER VED DEN STORE SOE», «PAWIK I PARADIS», «KORNET ER I FARE», «MEET THE DAWES» etc.

Algunos de sus trabajos lo constituyen extensos reportajes-estudios realizados por encargo de la UNESCO (de cuya comisión cinematográfica es miembro), en las más apartadas regiones de la tierra.

Relacionado con el cine le gustan todos sus aspectos técnicos y artísticos que supervisa tan directamente que casi puede decirse los realiza personalmente a todos.

Asistirá a nuestro Festival formando parte del Jurado aportando su valioso criterio a nuestra selección.



El director Hagen Hasselbach en pleno trabajo.

TRADICION Y MISTERIO

En una breve editorial del número anterior, nuestro querido y excelente escritor Camilo J. Cela, nos plantea a medias o por lo menos nos sugiere la postura (no la suya) sino la de muchos intelectuales que casi por sistema le tienen aversión al cine.

En su perfecto derecho pero no en su perfecta razón.

Cierto que los comienzos fueron balbuceos que dan risa, aunque se hicieran en serio, pero nos gustaría también poder considerar los primeros poemas que escribió el hombre o los posibles ruidos de los antiguos instrumentos musicales, por no hablar del nacimiento de la escultura o del dibujo, no en Altamira sino mucho antes.

Admitimos que como en todas las manifestaciones culturales, pero ni un más ni un menos, hay una cantidad, mayoría impresionante, dedicada a exaltar los más rudimentarios esbozos de formación humana.

Pero no dejamos de admitir también que cuando un hombre piensa un argumento, escribe un guión, escoge unos personajes (que debe encontrar en la realidad cosa diez veces más difícil que crearlos sobre unas páginas), les hace expresar unos sentimientos determinados (algo también mucho más complicado y sutil que describir una mueca sobre el papel), que además este señor, escoge el ambiente, el decorado, dirige la fotografía, la duración de los planos, el montaje, detalla el diálogo y aún a veces escribe, o por lo menos, escoge la música.

A nuestro juicio, este señor —y los hay— realiza una labor diez veces más difícil, complicada y de más alto valor cultural que un especialista en cualquiera de las ramas del Arte.

El cine puede ser mucho más completo que un libro, una pieza de teatro, o una obra de arte por la sencilla razón que puede encerrar los valores de todas las demás a la vez y en ocasiones lo consigue.

Lo único que le falta es tradición y misterio. Nacido después de la muerte de los padres que ni siquiera lo engendraron en la antigua Grecia.

Crítica de una crítica (II)

Por JAIME PORCEL

No encaja dentro del tono del Cala D'Or, por muchas razones entre las que están la irregularidad de sus salidas y su aire de charla entre amigos, amateurs en todo, la pura y simple crítica cinematográfica. Nuestro festival nos obliga, sin embargo, a hablar de cine y creo que conviene a nuestro tono seguir haciendo crítica de crítica. Por ello aunque hablaremos hoy de un film reciente será para tomarlo como ejemplo de una pequeña servidumbre que nos afecta a todos y que hace tiempo creemos que, como a toda sarna velada y vergonzosa, conviene de tanto en tanto airear.

Se trata, en fin, de una cierta actitud de nuestra crítica que se ha creído siempre en la obligación de sentirse apostólica del pontificado que le llega de algunas latitudes, sin duda más independientes, pero sujetas también a las debilidades de cualquier estúpido pecado capital.

Hecho este pequeño prólogo necesario vamos a hablar de un film que, aunque no es ninguna obra de excepción con valores que han de vencer al tiempo —como lo es por ejemplo dentro de una línea semejante «La noche» de Antonioni—, merece mejor suerte que la que le ha sido deparada a coro por la crítica nacional e internacional. Es la película de Juan Antonio Bardem «Los pianos mecánicos», basada en la obra de Henri Franccis Rey, que ha representado a España en el último festival de Cannes.

En su presentación, en efecto, recibió este film por parte de la crítica extranjera, particularmente la francesa, un trato desabrido. La misma crítica que había echado las campanas al vuelo por otras obras del mismo director —con toda la evidencia inferiores a la que nos ocupa— ha tenido esta vez para con él los más acres comentarios, negándole el pan y la sal, quitándole incluso valor a los mismos factores que en otras ocasiones, intrínsecamente más desafortunadas, sirvieron casi para la mitificación.

Nuestros comentaristas, al referirse a ella, cuando no han hecho —quien sabe si de intento— crítica literaria o han dejado el tono de sermón cuaresmal, la han recibido casi unánimemente con la indecisión que significa hablar de error, contradicción, descon-

junción u otros términos valorativamente ambiguos y en ciertos sectores, incluso, se ha levantado a su alrededor una despectiva conspiración de silencio.

Se nota demasiado en todo ello la influencia que la crítica adversa extranjera ha tenido para la opinión de nuestros críticos, porque en más de una ocasión, atisba, tras las frías razones esgrimidas para justificar aquel naufragio foráneo, la evidente incomodidad de un comentarista a quien le han complacido y convencido «Los pianos mecánicos» y se cree en la obligación de estar a una altura internacional diciéndonos que la obra de Bardem ha quedado malograda, achacando la culpa, molestamente al haber escogido para su transcripción fílmica una obra artificiosa, frágil y rebuscada que no le va al recio carácter hispánico de nuestro realizador.

Con razones externas a la valoración final de la película se da en todas las críticas que hemos leído sobre esta obra el rodeo de hablarnos de fracaso sin que se nos especifique de un modo directo ante quien se considera fracasada la obra, ya que se soslaya casi unánimemente la propia y sincera declaración valorativa, ni en pro ni en contra, de su resultado final. Está implícito, claro, que se trata del fracaso extranjero, pero que se silencia para paliar este efecto de remolque, casi servil, que se soporta vergonzosamente. Y como no queda el recurso —por demás inválido en sí propio— de hablarnos de fracaso ante el público ya que se da la circunstancia de que motivos tan innobles como lo atrevimiento del tema han provocado una curiosidad que puede confundirse con el éxito, nos encontramos ante la hibridez de unos comentarios que a mucha distancia descubren la indecisión, la falta de seguridad en sí mismos y la falta de valentía para aprobar o condenar.

Frente a ellos, frente a aquellos silencios suficientes a los reproches escandalizados y a las ambiguas timideces apuntadas, levanto la afirmación de que «los pianos...» de Bardem es una de las películas más importantes realizadas en España y que ocupa un lugar destacado dentro de la producción del que es, hoy por hoy, sin lugar a dudas nuestro mejor realizador.

sigue en la página 7



Una escena del film que está rodando actualmente en Dinamarca

CRITICA...

(Viene de la página 6)

Sus defectos —los tiene evidentemente— son los derivados de la deficiencia de un guión poco maduro y, sobre todo, de lo que ha impedido siempre a Bardem ocupar el lugar de excepción que sin duda, potencialmente, le corresponde: este estilo suyo excesivamente directo, este afán de que a lo largo de sus obras no haya ni un plano inútil, esta su implacable continuidad que no le deja margen a la «poesía de la sugestión». Aunque, insisto en ello, en esta obra es, tal vez, desde menos evidentes se hacen lo que apuntamos vagamente como defectos de estilo y con «Muerte de un ciclista» y «La venganza» forma parte de los mejor de su producción.

Efectivamente, desde un punto de vista técnico, de manejo de cámara, encadenamiento de secuencias y calidades plásticas, así como por un tratamiento del color pocas veces superado en el cine, Bardem ha alcanzado en esta cinta la cima de su propia perfección.

Esto lo ha silenciado la crítica para repetir, en cambio, con machacona insistencia, que los personajes son irreales, borrosos y sin nervio, y que sus historias carecen de interés. Tampoco es válida esta afirmación tras la que se esconde un ansia de olvidar evidencias. Y no es cierto porque los personajes de «Los pianos mecánicos» son fiel reflejo de un mundo que —nos interesa o no— existe. Son irreales en la medida que son irreales sus modelos vivientes, pero son testimonio auténtico de una parcela de nuestro verano y tipifican de un modo pleno un estilo de vida que va dejando raíces que han de perdurar.

Más aún. Ha pasado por alto al común de la crítica que en el fondo de la escandalosa historia narrada, dentro de cada personaje, con toda su evidente miseria en la que se han complacido guionista y director, hay una profunda lección moral, un velado canto a la sinceridad del hombre para consigo mismo que —al margen de morales al uso— da un signo positivo de verdad y esperanza a lo que se ha calificado con evidente ceguera de nihilismo y falta de autenticidad.

No he leído la obra en que está basada la cinta. No sé, por lo tanto, hasta qué punto la creación literaria de los personajes se adapta a la que en la obra de Bardem se nos enseña cinematografiamente con acierto total. Pero si sé que el lenguaje de imágenes que nos va dibujando, sincopadamente, casi abstractamente, sus perfiles internos está en la mejor línea cinematográfica actual y consigue que —olvidemos su hondura y su bondad— nos demos cuenta de que lo que entendemos, lo que a nosotros llega, es precisamente lo que el director quiso —sin excesivas concesiones— hacernos entender y llegar.

Porque a las manos de Bardem llegó una historia sin adjetivos. A mí no me interesa si es una historia estúpida, si está suciamente cargada de erotismo o si sus personajes, snobs, decadentes y extraviados, pertenecen a un mundo periclitado en su amoralidad. Estamos hablando de un film. Y de las manos de Bardem ha salido hecha imágenes una historia narrada en buen estilo, adaptada con toda fidelidad a lo que ha querido que fuera la vivencia fílmica de los seres descritos, y componiendo un conjunto que no está en ningún momento por debajo de las posibilidades de quien lo conjuntó.

Solo un ruego, para terminar: He tenido en cuenta para mi comentario, obviamente, solo una parte de la crítica: la que he tenido a mano. No sería elegante enumerarla. Si alguien se considera aludido sepa que estuvo fuera de mi intención. No leí su crítica y por ello le pido humildemente perdón.

Audacia y valor humano

Posiblemente en todas las artes y deportes el aficionado intenta imitar, sigue y toma como ejemplo al profesional.

En cine puede que sea la única excepción donde el amateur da la pauta; donde el profesional coñido por un montón de exigencias económicas puede solo en parte realizar los valores que quizá encierre un film amateur.

El público, fácilmente manejable, ya que solo se mueve por apetitos simples, de cada día más extenso por el mero echo de la socialización, exige en contrapartida de su dinero, en los espectáculos, emociones al alcance de su mentalidad y de su sensibilidad en conjunto casi infantil: indios, cowboys, malos y buenos bien definidos, erotismo, etc. Esta simplicidad la exige en todo, en el deporte como en la diversión, de ahí el éxito de ciertas músicas y ritmos de moda en los que se exige tan poco sentido de la danza, que hasta se dicta claramente en la letra de la canción los movimientos que deben hacerse en conjunto, algo así como una bonachona instrucción militar para quintos afeminados.

El cine profesional debe tender, se exige, salvo raras excepciones que contente este público bastísimo. El enorme capital puesto en marcha por unos señores que solo les preocupa el incremento de su inversión, da como resultado lo que todos sabemos.

En cine amateur, normalmente, se parte de un sacrificio económico

sabido de antemano, no ya improductivo, sino hasta irrecuperable. Ello exige un virtuosismo sin dobleces. Hasta la idea del aplauso de las amistades permanece vagamente en lontananza o es por lo menos seguro que no se tiene en cuenta al empezar a rodar. Resumiendo, el cine-amateur se complace en sí mismo; de ahí que en su realización sea la libertad que lo preside, libertad solo reducida por las posibilidades pero jamás por los resultados.

Se hace en cine amateur lo que es un riesgo realizar en profesional. Y éste, como consecuencia, corre a la zaga tímidamente de lo poco que pueda serle útil previo el frío examen de un Consejo de Administración, justo el sitio donde las palabras: amor, audacia, originalidad, valor humano, tienen su dorada tumba.

La escasez de posibilidades de admirar buen cine amateur (también lo hay de honoroso) ocasiona un enviciamiento del público en general, razón por la que posee una conciencia y educación cinematográfica, puramente comercial.

Al cine amateur tiene que acudir-se (tanto para admirar como para realizarlo) olvidando todo lo que se sabe de cine, porque es otro cine, debe ser otro cine. No poder compararse porque los valores en juego deben ser totalmente distintos.

Hay que acercarse puros como niños solo formados por un complejo de sensaciones artísticas y humanas adquiridas fuera del cam-

po cinematográfico normal.

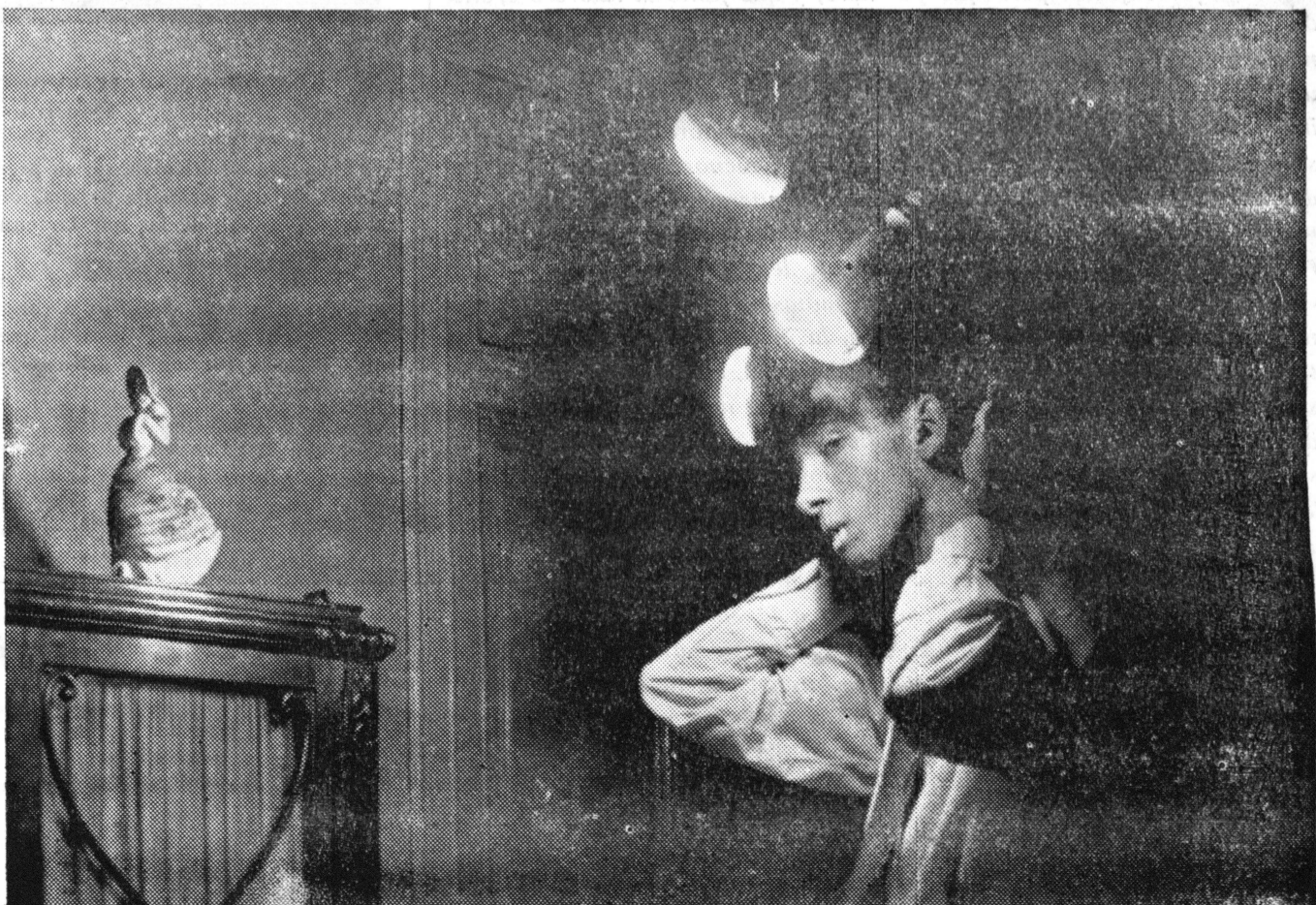
«Esto no es cine, es teatro... es revista... es...»

Cine es todo lo que capta la cámara. La clasificación posterior no es intrínseca, es la formada por la costumbre de ver precisamente lo que nos dan en las salas de espectáculos que previamente y después de un minucioso examen financiero se considera que debe rendir, y solo entonces se empieza el rodaje. Y como la humanidad es una y las tendencias normales y conocidas, de ahí que nos hayan habituado a unas reglas, a unos planos, a una manera de enlazarlos, a unos argumentos, a una forma de presentación fuera de la cual decimos que no es cine.

En el campo del film amateur, felizmente, se han dado ya los mismos pasos que en pintura, música o literatura, se tiende a una «expresión en sí» independiente de los personajes y del emotismo normalmente literario del espectador, que tardará en estar al corriente mucho más tiempo que en cualquier otra manifestación artística por el simple echo de las dificultades económicas de corte y lanzamiento de largos metrajes.

Por largos años permanecerá cerrada la aventura a la cinematografía profesional, solo en el campo amateur podremos gozar auténticamente de la creación, de la originalidad, y de lo más avanzado que el espíritu del hombre actual puede dar de sí cuando escoge, enfoca y filma.

TOMEU PONS



Una escena del rodaje del film de J Valls «El látigo de la ciudad» que concurre a nuestro Festival

LO «IMPORTANTE»

Ofrecemos hoy un artículo de Antonio M.^e Thomás, director del Teatro Experimental de Palma y crítico cinematográfico, miembro del Jurado de nuestro Festival.

En estos nuestros buenos días, cuando el cine ha olvidado ya sus búsquedas encaminadas a las simples experiencias para pasar a convertirse en una realidad estética que arrastra a las masas, se produce el fenómeno de la crítica intelectualizada, la crítica que pretende de modo absoluto ver el cine desde ángulos completamente extraños a su propia esencia, identificándolo con fines puramente filosóficos, literarios u otros de índole diversa, y que en sí mismos nada tienen que ver con la realidad cinematográfica. Una parte cuantitativamente importante de esa crítica rechaza como indignos o deleznablez aquellos films que tienen el único y exclusivo objetivo de entretener a la gran masa espectadora, y practican la absurda teoría de que cuanto guste a la mayoría y no siga unos supuestos previos, (mecánicos, plásticos, etc.), es artísticamente rechazable.

Este desprecio se torna gigantesco cuando se trata de un film que aparentemente carece de problemática actual; se olvidan todos sus posibles valores cinematográficos y se rechazan sin pretender profundizar en él, y sin que a nadie se le ocurra preguntarse por qué el espectador sale sencillamente satisfecho. En cambio, cuando la mecánica se vuelve pedante, cuando el esteticismo es arrollador o las ideas que se expresan están suficientemente embrolladas o confusas para que podamos identificarlas con un cierto manierismo, (y se une a todo ello un importante bagaje de escenas inusitadamente eróticas), entonces se confiesa que se está presenciando un film importante... y tanto más importante será cuanto más rechazado sea por el público.

El cine sencillo y humano, el cine que ve al hombre a la misma altura de la cámara, el que no busca sino interesar al espectador por toda una serie de problemas con la suficiente capacidad para que éste los «sienta» y resuelva sin que se le hagan extrañamente palpables, este cine es olvidado o despreciado y no sólo por una parte de nuestra crítica especializada sino también por toda una facción de ese público que se ha venido a llamar «minoría», pseudo-élite del cine que por serlo tanto, sólo acepta las películas exclusivamente a ella dirigida.

Así, se ha llegado a encumbrar hasta portentosas cimas a los cineastas especializados, por así de-

cirlo, en crear films de los llamados difíciles, de características fuertemente intelectuales, sin querer comprender en modo alguno esta otra clase de cine que mantiene la sencillez y humanidad como principal nota definidora.

Con todo ello no pretendo en modo alguno restar valores o desestimar el cine minoritario, ni tampoco decir que carece en absoluto de esa sencillez y humanidad que tanto alabo en el otro; amo el cine de Antonioni y el de Bergman, pongamos por ejemplo, pero por haber descubierto en ellos precisamente esa humanidad; mi crítica, si tal nombre puede darse a este artículo, pretende tan sólo ir contra todos aquellos que aceptan sin más toda esa clase difícil de la cinematografía, partiendo de supuestos falsos o tergiversados, cerrando los ojos ante lo evidente y obstinándose en ver únicamente lo cerebral y deshumanizado, lo gélido y falto de fluidez, por ser postura más original o porque alguien lo ha dicho, o por un siempre mal entendido snobismo.

Pues no hay que olvidar que junto a la filosofía de la incomunicación expuesta y desarrollada por Antonioni hay la encantadora humanidad de Hawks; junto a la an gustiosa problemática de Bergman o la difícil abstracción de Alain Resnais hay el simple y sencillo cine de Tessari o de Edouard Molinaro; y que junto al rastrero erotismo de Vadim hay la exquisitez de Godard.

El desdén más injusto impera a la hora de valorar una obra de las llamadas menores, sin que sea posible siquiera conseguir que se supriman las comillas que gratuitamente les otorgan. Así, se rechaza la fantasía, la libre puesta en escena, la invención o la imaginación desbordada, el cálido humor... y todo ello por no estar inmerso en «dificiles» problemas humanos o rodeados de una pretendida originalidad de cámara.

Y por fin, oscurecidos por el snobismo de una minoría, conviven junto a la élite del cine actual un largo cuadro de directores, de films, que buscan con honestidad acercarse al espectador por los caminos de la sencillez. Y aunque sólo fuera por eso mismo creo que vale la pena que revisemos de tarde en tarde nuestro propio concepto de lo que constituye cine.

Antonio M.^e Thomás

En torno al Festival

Lo primero por hacer al escribir algo sobre el Festival es agradecer la cooperación de todos los aficionados con quienes hemos tomado contacto.

Ya se han recibido numerosos films y tienen anunciada su llegada otros tantos. Confiamos que algunos de ellos sean auténticas joyas aunque comprendemos las dificultades que lleva en sí el rodaje en 8 mms.

Y pedimos perdón a los aficionados de los 16 mms. a quienes con toda seguridad el año próximo cederemos plaza.

No quisimos para esa primera vez sino conocer realmente nuestras limitaciones, que son muchas, al objeto de con la mejor voluntad subsanarlas los años venideros.

Lo único a resaltar es nuestra humildad: se hará lo que se pueda con lo que se pueda. No es Cala d'Or pese al pomposo nombre con lo que lo anunciamos el sitio para grandes espectáculos de Feria, sino un encantador rincón de Mallorca, apacible, donde se discute y se piensa en todos los idiomas posibles con mentalidades abiertas a cualquier influencia siempre que sea interesante.

Quisiéramos dar ya desde este número una lista de los premios pero sería incompleta, ya que faltando todavía un mes y dado lo avanzado de la época en que empezamos la publicación, no se han recibido todavía todas las aportaciones prometidas.

Y casi se puede decir lo mismo con respecto a los miembros que definitivamente integrarán el jurado, ya que dada la afluencia de personalidades extranjeras a Cala d'Or, dentro del campo artístico y cinematográfico, consideramos preferible esperar el último momento al objeto de escoger las más relevantes.

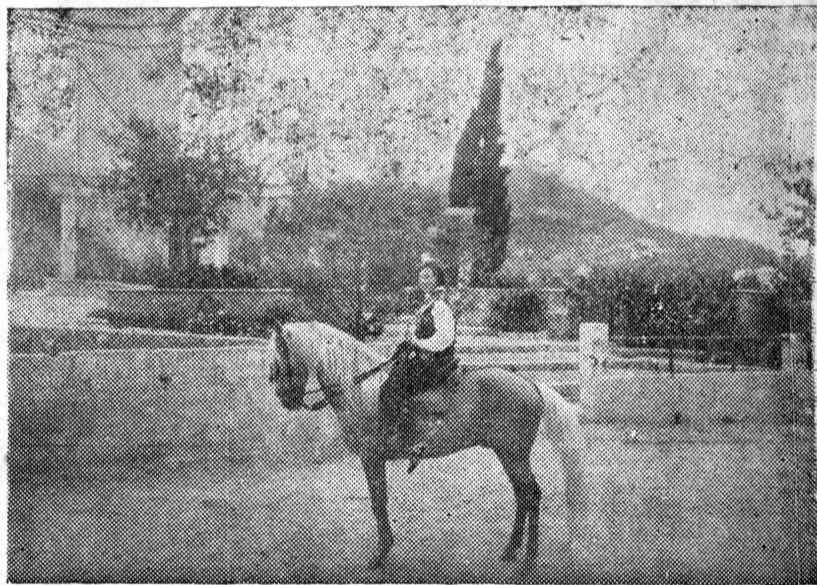
La confianza que pedimos a todos los que colaboren no es para determinado número de nombres conocidos sino directamente para nosotros en nombre de la amistad y común afición.

Daremos después si es preciso toda clase de explicaciones desde estas páginas a cualquiera que nos lo solicite, si en último extremo se tuviesen que adoptar determinaciones no previstas o anunciadas.

El problema que ya desde estos momentos, debido a las solicitudes se nos presenta grave es el del alojamiento de quienes les interese asistir al Festival, y ello hasta tal punto que para el año próximo no quedará más remedio que organizarlo posiblemente en Primavera y en fechas en que los hoteles puedan ofrecer más plazas.

El Comité

Festival y caballos



Roxandra y «Jerezano» en su magnífico refugio del «Molino» de Calonge

Rosandra de Nicolau, en su precioso refugio de un antiguo molino cerca de Cala d'Or rodeada de sus faisanes y caballos, prepara dos películas para el Festival, de las que lamentamos no conocer todavía el título ni el argumento.

Y ello mientras Miguel, su marido y nuestro excelente amigo nos organiza una corrida de toros a cargo de los aficionados residentes en Cala d'Or y participantes al Festival, que lidiarán o correrán lo mejor que puedan. (De esta corrida se dedicarán 5 minutos a nuestra gloria del ruedo, Fernando Tarragó).

Esta fiesta tendrá una particularidad y es la de que se establecerá para el año próximo un valioso premio al mejor documental de la misma realizado este año PERO ¡filmado desde la arena!

En esta fotografía que publicamos, además de Rosandra aparece una vedette de cine y de su cuadra, «Jerezano», el caballo que monta.

Se trata nada menos del caballo que montaba Sofía Loren en la película «El Cid». No queremos hacer comentarios pero los permitimos.

Y, a propósito de caballos, daremos ya aquí la noticia de que en vista a la mucha afición que hay en Cala d'Or a la equitación, se está organizando un Club hípico que contará con una pista para concurso de saltos, cuerdas adecuadas, bar, piscina, varias pistas de tenis etc..., todo ello iluminado para poder practicar de noche.

Rogamos a todos los aficionados y propietarios de caballos que se pongan en contacto con nosotros para ultimar detalles.

La redacción.

